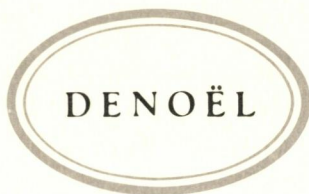


Claude Brami

# La danse d'amour du vieux corbeau

*roman*



Extrait de la publication



*La danse d'amour du vieux corbeau*

DU MÊME AUTEUR  
AUX MÊMES ÉDITIONS

**Le garçon sur la colline**

Claude  
Brami  
*La  
danse  
d'amour  
du vieux  
corbeau*

roman

*Denoël*

© by Éditions Denoël, 1983  
19, rue de l'Université, 75007 Paris  
ISBN 2-207-22818-5

**A la mémoire de :**

**Jean-Michel Barbe  
Philippe Bouissou  
Hilario Lopez-Fernandez  
Aliza Shagrir**

**tués lors de l'attentat perpétré contre  
la synagogue de la rue Copernic à  
Paris le 3 octobre 1980.**





Francis Corvo venait de fêter ses cinquante et un ans, lorsqu'il rencontra Judith.

En réalité, son anniversaire se passa de cérémonie. Il eut beau se persuader qu'il n'y tenait pas spécialement, toute la journée il attendit une allusion de ses proches.

A chaque coup de fil, chaque tintement de la porte du magasin, quelque chose dans sa poitrine se suspendit pour sombrer aussitôt.

Même M<sup>lle</sup> Jacottet, son employée, qui l'avait pourtant aidé à franchir douze mois plus tôt le cap difficile de la cinquantaine, la fidèle M<sup>lle</sup> Jacottet ne fut pas à la hauteur de la situation. En fin d'après-midi, une rougeur convenable aux joues, elle lui présenta sans mot inutile un paquet enrubanné contenant un portefeuille en cuir, avant de s'éclipser pour rejoindre sa mère dont la santé la préoccupait davantage.

Il effectua donc seul la fermeture, résista à l'idée d'offrir une tournée générale aux habitués de *Chez Ronelle*, et rentra chez lui dîner devant le journal télévisé.

Filouche, son fils, était absent. Non content de réintégrer le domicile paternel vers une heure du matin, il ne se précipita pas, une fleur à la main et la blague aux lèvres, pour marquer le coup. Et quelque temps plus tard, quand au détour d'une phrase, Corvo le mit au courant, ce fut pour l'entendre grincer que bravo, il méritait enfin une belle montre — ce qui, en matière de plaisanterie, constituait l'astuce la plus franchement débile à adresser à un horloger-bijoutier de profession.

Voilà pour l'anniversaire. Une journée de septembre, quelconque, douceuse, couleur prune comme son nouveau portefeuille, et sur laquelle il n'y aurait pas eu lieu de revenir, si elle

n'avait composé à distance un reflet passablement correct de son existence avant Judith.

Pas une seconde, cependant, il n'aurait songé à s'en plaindre.

C'était sa vie. Il ne l'avait pas forcément voulue ainsi, mais il estimait n'avoir plus le choix. Il prenait les événements comme ils venaient, sans chercher à résister ; s'adaptant plutôt au courant afin de n'être pas trop maltraité par le mouvement. Il en résultait une continuité sans secousse ni accélération brutale. Les vicissitudes anciennes lui suffisaient. Elles avaient laissé en lui une sorte de tissu cicatriciel qui le protégeait, croyait-il, de toute perturbation sérieuse, de toute nouvelle blessure susceptible de l'ébranler en profondeur : Un blindage assez solide qui pouvait, à maints égards, passer pour de l'indifférence.

En fait — il devait bien le reconnaître plus tard — il ne vivait pas, il fonctionnait.

Il accomplissait ses différentes tâches scrupuleusement mais sans passion, abrité des intempéries, surveillant son taux de sensibilité naturelle pour en émousser au besoin les crêtes prévisibles — un peu comme il avait assourdi le témoin d'ouverture de la bijouterie dont le grincement initial l'irritait.

Quelquefois, un morceau d'ouate judicieusement placé suffisait ; quelquefois, il en fallait davantage ; mais de toute façon c'était du bricolage qui ne pouvait durer, il s'en doutait bien.

Ce tampon finit d'ailleurs par lâcher et, à la suite d'un parcours invraisemblable, se retrouva deux mètres plus loin dans la vitrine des réveils à quartz.

Corvo ne le remplaça pas.

Depuis la rentrée, les travaux qui rétrécissaient le boulevard avaient progressé. Le chantier atteignait maintenant la hauteur du magasin. Et, du matin au soir, excepté la pause-déjeuner, la variation du vacarme qui occultait tout autre bruit et couvrait largement celui du timbre, signalait à l'excès l'ouverture de la porte.

Ce fut donc ainsi, avec une bouffée de ce fracas quelque peu annonciateur, que Judith fit irruption dans son univers.

Corvo se trouvait alors dans l'arrière-boutique. Il attendait le

coursier qui passait, le vendredi, prendre les réparations à expédier aux usines — un petit Martiniquais, tiré à quatre épingles, qui avait toujours à raconter une catastrophe épouvantable survenue à un membre de sa famille. La dernière en date, un oncle ou un cousin, employé dans une boulangerie industrielle, s'était fait proprement épilucher la main par une machine, au point de se retrouver, pansements non compris, avec huit ou dix doigts en plus, bref, un véritable palmier au bout du bras.

Ç'aurait pu être aussi M<sup>lle</sup> Jacottet qui revenait d'un rendez-vous chez son dentiste. Mais non, il s'agissait d'inconnus. Deux jeunes gens, un garçon et une fille, qui, l'espace d'une seconde, le temps que la porte se rabatte derrière eux, parurent vaciller, saouls de décibels, encore secoués par le boucan de la rue qui semblait les avoir propulsés vers l'intérieur.

Un garçon brun, souriant, vaguement excité, et une fille chaudement vêtue avec une écharpe et un bonnet de laine qui lui dissimulait les cheveux. Ils dégageaient une impression d'ensemble plutôt agréable, une décontraction, une complicité insouciante dont la gaieté débordait, communicative.

Et Corvo, tout en remontant sur son front les lunettes qui lui servaient à voir de près, n'alla pas chercher davantage.

Leurs façons désamorçaient les éventuels soupçons. L'exubérance du garçon surtout. Son geste, irrésistible d'emblée, pouce pointé vers sa compagne.

— C'est à mademoiselle qu'il faut s'adresser. C'est elle qui détient le trésor. Moi, j'escorte seulement...

Son ton forçait la sympathie. On aurait dit un cancre poussé en graine qui prenait soin d'affûter tous ses propos pour faire rire la galerie.

Par comparaison, la jeune fille paraissait plus effacée.

Elle posa sur le comptoir un bracelet : une gourmette en argent. Le fermoir était cassé, expliqua-t-elle, il tenait encore mais à peine et elle craignait tout le temps de perdre le bijou. Elle avait bien essayé de tordre cette languette-là, seulement à

force de tripotage, le petit crochet de sûreté venait de lui rester dans la main.

Rien de très sérieux, diagnostiqua Corvo. La panne classique. Le fermoir constituait la faiblesse de ce genre de chaînette. Un usage régulier finissait par déformer la mince épaisseur du métal. Un petit travail à la pince, une soudure, et le tour serait joué. Une affaire de quelques minutes. Si ces jeunes gens voulaient patienter...

Il retourna dans l'arrière-salle choisir les instruments nécessaires.

Ce n'était pas une négligence de sa part, comme le suggéra plus tard la police. Il n'oubliait pas la sécurité. La séparation entre l'atelier et le magasin proprement dit était purement illusoire; aucun obstacle ne la matérialisait. Une simple enjambée suffisait pour passer de l'un à l'autre. Et d'un seul coup d'œil, on pouvait, de l'établi, englober la totalité des lieux... De plus, la réparation, facile, ne l'absorbait pas vraiment. Ses doigts seuls travaillaient. Son attention demeurait disponible, monopolisée par le couple qui attendait à moins de trois mètres de lui derrière le comptoir, si près que même leurs chuchotis d'amoureux en étaient audibles.

Le garçon avait enlacé la fille.

— Laisse-moi, soufflait-elle, mollement.

Et lui, dans un demi-rire rauque, exagérément passionné.

— La chaleur de tes cuisses fait flamber ma saucisse.

Corvo en resta saisi.

L'obscénité, inattendue, l'atteignit de plein fouet. L'air lui manqua. Un morceau d'amalgame à soudure qu'il pinçait entre les lèvres, lui échappa. Il ne prit pas la peine de le ramasser. Une rougeur fulgurante l'envahissait, dilatant ses tempes, brouillant sa vue.

Par la suite, lorsqu'il devait repenser à cet épisode, ce fut moins la crudité du propos qui le dérangerait, que sa propre réaction. Une réaction de vieille fille outragée, il ne trouvait pas d'autres mots. Que la prude M<sup>lle</sup> Jacottet, avec ses certitudes sur le dérèglement des mœurs, en eût eu à sa place les oreilles

qui tintent, soit, c'était encore dans l'ordre des choses. Mais lui, Francis Corvo, un demi-siècle bien tassé, il en avait entendu d'autres, enfin, et de pires. Alors, comment expliquer ce réflexe de pudeur qui le terrassa, le privant momentanément de ses moyens ?

Il ne sut exactement combien de temps il mit à récupérer. Quelques dizaines de secondes, une minute tout au plus, pendant laquelle il attendit, figé sur son siège, l'air en apparence occupé par le travail de ses doigts. Et pourtant, cela permit à la journée de basculer.

En se retrouvant, il perçut avec une netteté étrange que les choses autour de lui ne tournaient plus rond.

Il se redressa à demi. Ses jeunes clients avaient changé de place. Le garçon se penchait contre la vitrine. Sa main, forçant le panneau à glissière, ramenait un présentoir à bijoux. Un scintillement doré traversa la lumière. Le garçon pivota, cria vers sa compagne un mot incompréhensible. Et le ronflement de la rue déferla soudain, accentuant le mouvement vers l'extérieur.

Corvo bondit presque en même temps que la fille.

Il crut la saisir au moment où elle se précipitait dehors. Mais quelqu'un la remplaça : une silhouette molle, projetée, semblait-il, par une bousculade devant le magasin. Corvo reconnut la mine éberluée de M<sup>lle</sup> Jacottet, la repoussa et se mit à courir, en alertant la foule qui s'immobilisait et s'écartait sur son passage.

— Aux voleurs ! Arrêtez-les !...

Personne n'intervint. Les visages anonymes s'émurent à peine. Ils ne prêtaient déjà plus attention au couple qui détalait dans des directions divergentes.

Le garçon avait considérablement augmenté son avance. Il avait traversé la chaussée en diagonale vers le métro Château-d'Eau, sautant entre les véhicules bloqués au feu rouge. Il plongea dans la rue du Château-d'Eau, grouillante de monde. Et Corvo le perdit aussitôt de vue.

Heureusement, restait la fille. Elle n'avait pas quitté le boulevard. Elle remontait vers la gare de l'Est, longeant le mur

de voitures, cherchant un trou qui lui permettrait de changer de trottoir. Mais le feu au vert et la circulation brusquement libérée après l'étranglement dû aux travaux, l'en empêchaient. Un autobus qui quittait son arrêt lui offrit une occasion qu'elle manqua. Au lieu de le contourner par l'arrière, elle tendit le bras comme pour s'accrocher à la portière restée ouverte. Un instant, Corvo craignit de la voir disparaître à l'intérieur. Mais elle négligea aussi cette possibilité. Le bus démarra, prit de la vitesse. La fille continua sa course rectiligne en bordure du caniveau. Et, aussi curieux que cela puisse paraître, à partir de là, une bonne vingtaine de mètres pourtant derrière elle, Corvo éprouva la certitude qu'il parviendrait à la rattraper.

Depuis longtemps il n'avait eu à produire d'efforts physiques aussi intenses. Mais sa foulée, double de celle de la fille, l'avantageait. Il gagnait sensiblement du terrain. D'autant qu'elle fuyait sans feinte ni rupture de rythme, droit devant elle, d'une façon plutôt malaisée, butant sur tous les obstacles comme si la panique l'égarait.

Un taxi qui déchargeait ses clients, la contraignit à modifier sa trajectoire. La bouche du métro Gare-de-l'Est s'ouvrant juste sur sa droite, elle s'y jeta, hésita devant les couloirs bondés d'usagers, et se réfugia dans les toilettes. Pas assez vite, cependant, pour abuser Corvo qui dévalait l'escalier sur ses talons.

Il la coinça dans les cabinets. Il pensa qu'elle allait s'enfermer pour gagner du temps, il se trompait, la dernière porte qu'il poussa s'ouvrit sans résistance, la découvrant telle qu'il s'y attendait.

Il ne ressentit aucune impression de triomphe.

Elle le dévisageait sans bouger, sans ciller, debout, les bras ballants, à bout de souffle et de forces, vaguement débraillée. Son bonnet de laine avait un peu glissé de côté et le tour d'écharpe dans lequel s'enfonçait le bas de son visage s'était élargi, dévoilant un menton pointu. La lumière d'hôpital qui venait du carrelage, accentuait la pâleur de ses traits. Son regard en prenait une étrange profondeur. Corvo y lut la même

fatigue, le même soulagement qui l'habitaient, lui. Et ils demeurèrent muets, liés par une espèce de connivence, d'entente tragique existant entre chasseur et gibier à l'heure de vérité.

Cela ne dura qu'une fraction de seconde. L'écho d'un rire lointain se répercuta jusqu'à eux. La jeune fille tressaillit, bondit soudain en avant pour forcer le passage.

Corvo, surpris, tarda à réagir. Il sentit un genou fuser entre ses jambes, tandis qu'elle lui échappait irrésistiblement.

La dernière vision qu'il eut d'elle — parce que dans l'action elle perdit son bonnet — fut sa chevelure, une masse considérable de boucles cuivrées qui moussaient et cascadaient sans fin.

Il se demanda avec stupeur comment une telle quantité de cheveux pouvait être contenue dans un si petit bonnet. Puis la douleur l'embrasa d'un trait, lui tordit les tripes et le jeta, sourd, aveugle et pantelant, entre deux lavabos.

Plus que le coup bas et l'humiliation qui put en résulter, cette dernière vision le hanta pendant des semaines.

Pendant des semaines, aux moments les plus incongrus, un glissement s'opérait à son insu, et la cascade de cheveux dégringolait à nouveau devant ses yeux. Aucune sensation de violence ne s'y associait. Aucun caractère de sensualité non plus. Simplement une multiplication immédiate et anarchique de boucles animées qui le laissait rêveur, le combiné du téléphone ou la chaussette à enfiler en suspens au bout des doigts.

Lorsqu'il revint à la bijouterie, en ramenant pour seul et dérisoire trophée le bonnet de laine de la fille, M<sup>lle</sup> Jacottet l'attendait en compagnie du coursier.

Elle arrondit les lèvres en remarquant sa mine défaite, mais ne dit pas un mot. Le Martiniquais qui monopolisait la conversation, suivant son habitude, reporta son flux volubile

sur Corvo qui mit un temps avant de comprendre qu'il s'agissait du cousin.

— ... le boulanger, vous vous rappelez ? Celui qui s'est fendu les doigts en quatre, comme des carottes de présentation...

Exaspéré, Corvo l'envoya promener d'un :

— Fichez-moi la paix avec votre cousin !

Qui obtint un effet inverse à celui souhaité.

Le petit Martiniquais, se dressant sur ses ergots, le poursuivit derrière le comptoir.

— Vous n'avez pas le droit de me parler de la sorte ! éructa-t-il. Je suis aussi français que vous ! J'ai une fierté française ! Une carte d'identité française ! Une carte d'électeur française ! Mon vote compte autant que le vôtre ! La Martinique est un département français depuis 1946 date de ma naissance ! Je suis citoyen français à part entière ! Et je vous défends de m'insulter, moi, ou aucun membre de ma famille !

Corvo laissa passer le flot, en se pinçant la racine du nez pour contenir son irritation, puis fit signe à M<sup>lle</sup> Jacottet.

— Expliquez-lui, vous...

M<sup>lle</sup> Jacottet le regarda, désorientée.

— Lui expliquer quoi ? Vous m'avez serrée dans vos bras et vous vous êtes sauvé en courant. Vous revenez maintenant en nage, tout décoiffé et tout chose, et je dois vous dire que...

Il faillit la gifler.

— Mais vous n'avez rien compris ? explosa-t-il, incrédule. Je viens de me faire cambrioler ! Volé, oui, parfaitement ! Des voyous sont entrés ici et ont volé dans la vitrine !

— Seigneur Jésus ! s'écria M<sup>lle</sup> Jacottet, en se pressant la poitrine.

— Je comprends votre émotion, déclara le coursier avec dignité. Mais est-ce une raison pour insulter un pauvre accidenté du travail, père de trois enfants en bas âge, je vous le demande ?

— La police, gémit M<sup>lle</sup> Jacottet. Il faut prévenir la police.

Corvo reconnut qu'il s'agissait enfin de la première parole



sensée qu'il entendait depuis son arrivée. Il décrocha le téléphone, obtint tout de suite le commissariat.

La communication était exécration, à peine audible, parcourue de crépitements et de voix qui se chevauchaient. On nota laborieusement ses coordonnées, puis on s'excusa, on le rappellerait, juste un petit problème de standard à régler.

Quand on le recontacta, un instant après, sur une ligne en aussi piteux état que la précédente, son correspondant, hurlant au bout du fil, lui signifia de venir en personne au poste achever sa déclaration.

Il s'y rendit aussitôt, pas fâché d'échapper à M<sup>lle</sup> Jacottet dont la nervosité, inutile après coup, l'irritait.

Le commissariat était situé passage du Désir, un boyau perpendiculaire au boulevard, à moins de trois blocs du magasin, mais c'était bien la première fois que Corvo y pénétrait.

Les locaux, à l'entresol, baignaient dans un état de décrépitude qui prenait à la gorge. Mal éclairés, mal entretenus, l'atmosphère rébarbative qu'ils dégageaient, semblait constituer en soi un traitement préventif contre toute délinquance.

Un adolescent rouquin, emmenotté à un radiateur, affectait de sourire, tandis qu'une femme, sa mère probablement, larmoyait en silence près de lui. Des agents en uniforme allaient et venaient sans s'intéresser à eux, ni à quiconque. Des appels téléphoniques retentissaient, des voix invisibles communiquaient par radio, mais une indifférence générale, routinière, pesait. Et Corvo dut piétiner un bon quart d'heure, assis sur la banquette qu'on lui indiqua, avant que l'on daigne s'intéresser à son histoire.

Il en profita pour mettre au point sa version des faits.

Il se sentait vaguement nauséux, le bas-ventre encore douloureux, et l'ambiance déprimante qui l'entourait ne lui donnait aucune envie de s'éterniser. Il décida de s'en tenir à l'essentiel et surtout de passer sous silence la façon minable dont il s'était laissé avoir par la fille dans les toilettes du métro.

Sa déposition pouvait donc se résumer ainsi : un couple

d'inconnus était entré dans sa bijouterie et, exploitant un moment d'inattention de sa part, avait raflé des bijoux dans la vitrine. Il avait alors essayé de les rattraper, mais en vain, et en s'enfuyant la jeune fille avait perdu son bonnet qu'il s'était empressé de ramasser. Point final.

Cela ne suffit pas. L'inspecteur en civil qui le reçut et se présenta sous le nom de Plassard, examina le bonnet sous toutes les coutures puis l'écarta d'un geste négligent.

— Tricoté main et sans marque apparente. On n'ira pas loin avec ça... Bon, reprenons. D'abord, primo, vous portez plainte ?

— Plainte ? répéta Corvo dont l'esprit s'embarrassait déjà.

— Vous avez le choix. C'est soit vous qui signez la plainte, soit les assurances. Vous êtes assuré, n'est-ce pas ?

Il introduisit une liasse de formulaires dans sa machine à écrire et se mit à taper, en récitant d'une voix monocorde.

— Bon, nous disons, aujourd'hui, vendredi 3 octobre 1980, je, soussigné, Corvo, v-o, Francis, demeurant boulevard de Strasbourg, numéro 16...

— 16 bis...

— 16 bis, c'est ça. Reprenez-moi si je me trompe.

Il donnait l'air de s'ennuyer, de prononcer une leçon machinale, des phrases toutes faites, comme si ayant reçu la consigne d'être poli avec ses interlocuteurs, il s'y astreignait sans le moindre intérêt.

Dans le même bureau, à une seconde table de travail, un autre inspecteur au faciès de boxeur dactylographiait lui aussi un rapport, mais d'une manière toute différente. Il manifestait une humeur massacrant. Les barres de sa machine ne cessaient de se coincer et il les démêlait en pestant.

Ce qui ne dérangeait pas Plassard qui se relisait.

— « ... sont entrés dans la bijouterie »... Armés, monsieur Corvo ?

— Pardon ?

— Je vous demande s'ils étaient armés. Pistolets, couteaux, barres de fer ?

— Armés ? Non...

— Ils ne vous ont pas menacé? Pas de mots ni de gestes ambigus? Rien dans leur attitude n'aurait pu vous laisser croire à une agression?

— Mais non.

— Vous en êtes sûr? Ils pouvaient cacher une arme sur eux?

— Peut-être, mais... Rien... Enfin, je vous l'ai dit, ils se sont présentés comme des clients normaux. Ils avaient l'air heureux ensemble, amoureux...

— Amoureux, dites-vous. Qu'est-ce qui vous fait croire ça? Ils s'embrassaient?

— Non. Mais le garçon plaisantait. Il... Il tenait des propos... euh, comment dire?

— Tendres? Ou plus... plus. Croustillants? C'est ça? Le garçon tenait des propos croustillants?... Quels propos, monsieur Corvo, essayez de vous rappeler. Ça peut être important pour l'enquête.

— Je... Je ne crois pas.

— Essayez quand même.

Corvo dut s'exécuter à contrecœur.

— Il lui parlait de ses... cuisses. La chaleur de ses cuisses...

— Tiens donc! s'esclaffa Plassard. Et qu'est-ce qu'elle avait cette chaleur?

— Ça rimait avec saucisse, lâcha Corvo dans un souffle.

Il s'en voulait d'avoir à prononcer tout haut et dans ces conditions ce genre de confidence. Et il en voulait au policier de l'y contraindre inutilement, pour le simple plaisir de passer un bon moment à ses dépens.

— La chaleur de tes cuisses rime avec ma saucisse, répéta Plassard. Ça sonne bien, je trouve. Exactement ce que je rêve de dire à ma petite amie tous les matins.

Il riait franchement. Et son collègue au nez cabossé s'était arrêté de taper à la machine et gloussait aussi mais avec agressivité.

— A mon avis, c'est un code, affirma-t-il. Ils se ramènent, mine de rien, avec des phrases anodines comme celle-là. Et en

fait, ça veut dire : « Pique-lui la caisse » ou « Assomme-moi ce vieux con »...

Ils redoublèrent d'astuces plus ou moins égrillardes. Puis Plassard redevint sérieux.

— Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez pu entendre. Ces gentillesse, ça se dit à l'oreille, en général.

— Ils devaient croire que je n'écoutais pas, proposa Corvo. Vous comprenez, j'étais dans l'arrière-boutique, en train de réparer le...

Il sursauta. Le bracelet de la fille ! Comment avait-il pu l'oublier ? Un élément qui pouvait servir de point de départ autrement plus convaincant que le bonnet...

Plassard tempéra ses espoirs.

— Je doute que cette gourmette nous apporte une indication sérieuse. Sinon, ils se seraient arrangés pour ne pas la laisser... Enfin, vous nous la ferez porter. Autant ne rien négliger...

Se succédèrent ensuite les questions concernant les signalements. Moment pénible entre tous, car le policier ne parvenait à concevoir que Corvo ne pût donner une description plus complète, moins banale, de ses voleurs... Un jeune type brun, vingt, vingt-cinq ans, de taille moyenne, chevelu mais pas trop et souriant. Mon Dieu, après tout, il n'y en avait que quelques millions à trier, aidez-nous un peu mieux, monsieur Corvo. Brun, c'était quoi ? Les cheveux ? Les yeux ? Carrément la peau ? Bronzée comme s'il revenait de vacances, ou plutôt naturellement basanée ? Parlait-il avec un accent ? Non, pas d'accent, pas de signe particulier, rien de remarquable... Bon, la fille, maintenant. Même âge ? Même taille ? Chevelue aussi, on s'en serait douté. Très brune, non, plutôt châtain. Une grosse écharpe, oui, de la même couleur bleu chiné que le bonnet. Et le reste ? Une robe, une veste, jupe, pantalon ? Elle n'était quand pas nue sous son écharpe, voyons. Et des bijoux, non ? La plupart des femmes en portent, n'était-ce pas dans les cordes d'un professionnel du bijou de remarquer cette sorte de détail ?...

Tout dans son ton, dans ses manières entendues, marquait



Claude Brami

# La danse d'amour du vieux corbeau

Au printemps, saison nuptiale, les corbeaux dansent. Les femelles s'envolent vers le ciel. Plus légères que leurs compagnons, elles tournoient à une altitude supérieure. Et seuls les mâles les plus vigoureux réussissent à parader à leur hauteur.

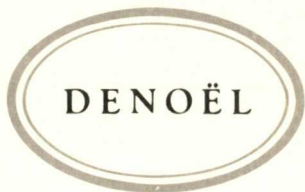
Malgré leurs efforts, les vieux corbeaux n'ont en principe aucune chance de s'accoupler. Mais on a vu quelquefois une jeune femelle, comme émue par les tentatives désespérées d'un vieux mâle pour la rejoindre, accepter de descendre jusqu'à lui.

Cet espoir — le dernier de son existence — va être ainsi offert au héros de cette histoire.


Francis Corvo, cinquante et un ans, horloger-bijoutier à Paris, rencontre Judith, dans des circonstances mouvementées, le jour même de l'attentat contre la synagogue de la rue Copernic.

Et c'est dans ce climat troublé, où gravite et se révèle une série de personnages tendres, comiques ou violents, qu'il entame autour de la jeune fille sa danse d'amour.

Après *Le Garçon sur la colline*, très remarqué par la critique et le public (prix des Libraires 1981), Claude Brami nous donne là un grand roman d'amour traversé par l'histoire de ce temps.



I.L.M. - Priester - Paris

9.83   
ISBN 2.207.22818.5  
86 FF TTC

Extrait de la publication